



Marie Étienne

Le temps et l'interstice

1. Le temps

Dor pense que son passé, que sa vie tout entière est pareille à un astre observé de la terre au téléobjectif, à la longue-vue, à l'appareil déjà perfectionné dont se servit Galileo Galilei, son savant préféré, à ceux, fort compliqués, dont se servent à présent les scrutateurs du ciel.

Elle n'en a pas de tels, elle n'a que le rayon issu de son esprit, qu'elle focalise au mieux pour le fournir en force et en pénétration ; comme les savants observateurs, elle est dotée en outre d'une curiosité sans bornes ; d'un besoin de comprendre qui à certains moments lui ôte le sommeil ; d'une opiniâtreté de découvreur d'énigme, de pisteur de malfrats ; et d'inventivité, du moins l'espère-t-elle.

Cependant, elle connaît le danger de l'enquête, et parfois elle a peur de s'y perdre. C'est que ce qu'elle observe contient non seulement des lieux, des corps et des événements, ce qu'elle observe contient du temps, le tout est mélangé, le temps devient un paysage. Le temps, qui est abstrait, devient lisible et observable, une contrée intarissable, non un fil continu qu'on déroule et dans l'ordre.

C'est ce qui est troublant. C'est ce qui fait trembler. Et a pour elle une évidence, non pas acquise, ni non plus révélée mais d'office présente, installée à demeure. Son temps à elle est de tout temps. Celui qu'elle perçoit, qu'elle conçoit, celui qui la concerne a commencé avant sa vie, sa date de naissance, se poursuivra après sa mort. Comme si tout avait existé dans les siècles des siècles, le tout de sa personne minuscule, le tout des autres choses qui la dépassent.

Par conséquent, ce qu'elle essaie de décrypter est très ancien, c'est l'ancien d'elle, contemporain de l'ancien monde et du nouveau. Elle n'a rien inventé, elle n'a rien innové, elle a déjà été. Comprendre, écrire, pour elle, consiste à reconstituer un territoire préexistant, un livre écrit auparavant. Rien de moins rien de plus.

Voilà une première donnée. Une seconde, qui corrobore la précédente, est le mélange ou l'a-chronologie. Tous les événements, tous les lieux, les visages, les peurs, les émerveillements sont présents à la fois, dans le désordre ou pas. Elle les perçoit dans le désordre. Ce n'est pas un désordre, c'est une concomitance, une juxtaposition. Quand elle se met à voyager sur son rayon mental pour aboutir à l'élément qu'elle a choisi, elle est si absorbée, transportée, au sens physique du terme, qu'elle se met en danger.

C'est cela qu'elle souhaite aborder, expliquer. L'élément recherché, visage, sensation, ou lieu, objet, etc., tellement recherché qu'elle en devient maniaque et obsédée par lui, est présent, existant. Et absent. C'est un trou. Il ressemble à un trou, où tomber, s'engloutir. Le voilà le danger, son danger. Mais le mot engloutir n'est pas ce qui convient. Il s'agit d'autre chose que de disparition. Ce qui, somme toute, serait envisageable, même dans la tristesse, serait conforme à la raison : on tombe dans un trou et on en meurt, on disparaît complètement on meurt. Or dans ce cas, le sien, on tombe, on resurgit ailleurs.

Là est la différence, une différence, à première vue, pas tout à fait originale. Cet ailleurs

est nommé dans les textes : quatrième dimension, imaginaire et fantastique. La sienne n'est pas imaginaire ni non plus fantastique. Elle est réellement réelle, et partie intégrante de la vie de l'esprit (la seule à son avis réellement réelle).

Il lui est arrivé quelquefois de tomber tout entière, le corps et l'anima, dans un trou. Elle peut les raconter ici, ces quelques fois, en faire état ici. L'accident se produit depuis un élément mineur et presque ridicule, qu'elle est honteuse de relater. Que va-t-on penser d'elle ? L'accident se produit à un moment précis, dans l'intervalle, dans l'interstice situé entre deux ordres de réel, l'accident a rompu une chaîne logique, et à partir de lui, on bifurque, on entre dans un autre.

L'accident par exemple est celui d'une perte. D'une perte d'objet auquel on tient, qu'on a soigneusement rangé, qui n'a pas de raison d'avoir changé de place, d'avoir été volé, et pourtant il a bien disparu. On le cherche vainement. L'objet semble doué d'une vie propre et d'intentions malignes. S'il disparaît, c'est qu'il l'a souhaité. Et s'il réapparaît, aussi. Alors on cherche des raisons, on cherche à reconstituer une logique, parfois on y parvient et parfois pas. Demeure le trou où est tombé l'objet et où soi-même on aurait pu, on aurait dû tomber, prenant sa suite, déménageant ailleurs.

Le plus troublant est l'interstice qui sépare deux moments et qui provoque l'accident, ou à partir duquel se produit l'accident, mineur, ou dramatique. C'est cet écart imperceptible, ce fragment de seconde où l'on n'a pas été suffisamment présent et attentif, c'est ce moment de distraction qui suscite l'intérêt passionné du chercheur, en l'occurrence de la chercheuse. Avec, nous l'avons dit, un risque énorme : celui d'être entraîné, aspiré soi aussi par on ne sait quel mouvement, quelle perturbation de la physique astrale, de la (de l'al)chimie mentale.

Ce serait comme si (elle tente de résumer) ce qu'on nomme le réel et vis-à-vis duquel, en général, on n'éprouve pas de doute puisqu'il est accessible aux cinq sens et que tous le partagent, était ce qui donnait une illusion de permanence et de continuité du temps. On y repère le passé, on y projette l'avenir. On y circule, on s'y transforme, on coïncide soi-même avec une extériorité dans ce qu'on nomme le présent. Et tout le reste, passé, futur, n'est que pensée, constitue de ce fait un pays intérieur, parallèle, au-dessus dans les astres, ou en dessous de terre, où l'on se rend par le moyen de la mémoire, imparfaite comme on sait. Alors on s'aide, on aide sa mémoire, on se munit d'objets, de mots, d'images, qu'on a précieusement gardées comme preuves et témoins, et au moment précis où on veut retourner grâce à eux au pays intérieur, ils échappent, disparaissent, laissant entendre que l'accès à cet autre réel présente des dangers d'égarement et de disparition de soi.

2. L'interstice

Dor arpente une rue dans le quartier des bijoutiers, près de la gare de l'Est, en quête de celui qui fabriqua sa bague, une alliance en brillants offerte par Küpfer mais elle tient à sa bague, qui est belle, qui est sienne, le sera d'autant plus, d'autant mieux que changeant d'apparence grâce au travail du bijoutier, elle changera de rôle, passera, glissera de ce qui lie à ce qui orne, du tour de doigt au « tourbillon », à la « marquise », à sa fleur préférée, le « nénuphar cendré ».

Ce qui n'est pas sérieux, elle en convient, mais qui l'aide à marcher, dans cette rue d'abord, et dans sa vie nouvelle, sans Küpfer, sans Küpfer, sans Küpfer, elle en crierait de joie si elle osait abandonner son allure d'enfant sage, les jambes entravées dans sa jupe pied de poule grise et blanche, les pieds mal assurés sur ses talons aiguille, la tête

rehaussée par son chignon surélevé qui cache ses cheveux aussi bien qu'un hennin, ou qu'un voile.

Elle reconnaît la rue Castex, l'immeuble aussi, la plaque en cuivre, Renaud et fils, atelier à façons, 2^e étage droite. L'immeuble, l'escalier ne sont pas luxueux, Küpfer avait choisi un bijoutier en chambre pour des raisons d'économie, la bague était payée par les encarts publicitaires qu'accueillait son journal.

La porte est grande ouverte et malgré la fenêtre qui donne sur la rue et sous laquelle opère un homme, l'atelier est obscur, encombré, peu différent en somme d'un atelier de plomberie. L'homme derrière sa table, l'œil collé à la loupe, a le visage étroit, le crâne chauve, et les traits las, ce dont elle s'aperçoit quand il lève la tête et la regarde sans un mot. Elle est intimidée, elle se met à douter du bien-fondé de sa démarche et même de son objet : pourquoi est-elle venue, déjà ?

La table ou l'établi a une forme surprenante : à l'arrière, rectiligne, pour adhérer au mur, sous la fenêtre, et à l'avant tantôt creusé de baies et tantôt au contraire allongé de presque îles où se côtoient des pinces, des palettes, des grattoirs. Devant les baies, des tabourets ; surplombant l'établi, une ampoule grosse et ronde, pendue à une chaîne en cuivre ; non loin d'elle mais posée sur le plan de travail, une boule de verre, emplie d'eau, qui unifie et répercute les rayons lumineux de l'ampoule ; une autre boule mais cette fois en cuivre renferme de la poix destinée à fixer les bijoux pendant leur ciselure ; pendues au bord des baies, de larges poches en peau recueillent les débris des métaux et des pierres.

L'homme a tiré son tabouret pour s'éloigner de l'établi et il sourit. Elle s'enhardit et elle approche pour mieux voir le bijou. Une émeraude, dit-il, taillée en cabochon. Elle hoche la tête pour acquiescer, ouvre son sac et en extrait un écrin bleu bombé, qu'elle entrebâille et tend à l'homme. Celui-ci prend la bague qui s'y trouve, l'étudie sous la loupe, hoche à son tour la tête, oui, il la reconnaît, c'est celle qu'il a vendue voici quatre ou cinq ans à un homme déjà chauve bien que jeune, qu'accompagnait sa presque épouse, une étudiante qui se cachait dans ses cheveux, vous comprenez dans mon travail, elle doit me faire honneur, disait Küpfer au joaillier, pour le moment elle est trop gourde.

En y réfléchissant elle n'est pas sûre que tous ces mots aient été prononcés devant le bijoutier, les premiers sûrement, en amorce, les autres tout de suite après, quand ils furent descendus dans la rue, ou plus tard, quand ils furent retournés dans leur pays d'emprunt, et répétés autant de fois qu'on se soumet, ainsi qu'elle l'écrivit dans son journal, qu'elle tenait pour garder à distance le plat qu'on lui offrait, qui aurait dégoûté même un chien, ceux qui traînaient en ville, celui de la maison que Küpfer traitait bien, qu'il traitait bien mieux qu'elle.

Le bijoutier pensa qu'elle était devenue plus jolie à cause de l'éclat qui passait dans ses yeux et du sourire qui une fois une seule entama le visage mais si complètement qu'il hésitait : va-t-elle rire ou pleurer ? Ce qui se produisit quand il rendit la bague en indiquant le prix de la transformation. Qu'avait-il prononcé comme mot, accompli comme geste, ou exprimé comme sentiment pour provoquer sa réaction ? L'arc-en-ciel du sourire s'effaça, elle parut prendre peur et promit en partant qu'elle allait réfléchir.

Quand elle revint, un mois plus tard, elle parcourut la rue dans un sens puis dans l'autre, voyons, c'était à mi-chemin, sur le trottoir de droite en venant du métro : la plaque de l'artisan avait été escamotée.

Rien de changé pourtant, la rue se ressemblait et elle était placée au même endroit dans le quartier. Le bijoutier ne pouvait pas avoir fermé boutique si peu de temps après une entrevue qui n'avait laissé voir aucun signe de ruine, ni même de déclin. Et Dor ne pouvait pas s'être trompée d'adresse puisqu'elle l'avait notée dans son carnet, que son

carnet était ouvert à la bonne page pendant qu'elle cherchait. Que s'était-il passé ou plus précisément se serait-il passé si elle avait confié sa bague, un mois plus tôt, au bijoutier volant et peut-être voleur, comme elle s'était confiée elle-même à l'inconnu qu'était Küpfer, cinq ans plus tôt ? Certes elle aurait perdu sa bague, comme elle avait failli se perdre toute, empruntant un destin qui n'était pas le sien, et du coup, sans repères, plantée sur le trottoir dans le quartier des bijoutiers, elle aurait demandé son chemin aux passants. Aurait-elle pour autant retrouvé sa maison ?

(Extrait d'un roman en cours)

Marie Étienne est l'auteure d'une vingtaine d'ouvrages, poésie, essai, articles, récits, romans. Elle a longtemps collaboré avec Antoine Vitez et Maurice Nadeau et est toujours rédactrice à la *Quinzaine Littéraire*. Derniers livres parus : en poésie *Le Livre des Recels* (Flammarion, 2011) et *Haute Lice* (José Corti, 2011) ; un essai : *Les Yeux fermés (Les Variations Bergman)* (José Corti, 2011). Deux ouvrages collectifs lui ont été consacrés : la Revue Nu{e} (2011) et *Marie Etienne, Organiser l'indicible* (éd. L'Improviste, 2013) par Marie Joqueviel Bourjea.